

1492, l'autre monde

A trop critiquer le passé de la conquête de l'Amérique, on risquerait de disqualifier la richesse d'une culture du métissage.

Par Jean-Bernard Vuillème

L'homme reçoit de son milieu culturel la définition du bien et du mal. En 500 ans d'histoire, depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, notre regard sur le monde a tellement changé que les célébrations du Cinquième Centenaire alimentent plutôt l'autocritique que l'autosatisfaction. Mais le débat ne devrait pas se limiter aux points de vue manichéens d'une droite qui verrait en Colomb un héros et un saint ayant apporté aux Indiens l'Université et l'Eglise et d'une gauche pour laquelle Colomb ne serait qu'un tueur responsable de l'anéantissement d'une culture. La commémoration de 1492 induit deux sortes de risques aux yeux de l'écrivain mexicain Carlos Fuentes, «la célébration excessive» d'une part, «la critique excessive» d'autre part.

Il est certes légitime de considérer le passé avec les yeux du présent, mais un Latino-Américain imaginant ce qui se serait passé si les cultures indigènes avaient suivi leur évolution - autrement dit si les Européens n'avaient jamais atteint l'Amérique ou s'y

étaient comportés autrement - en serait réduit à considérer sa non-existence comme un fait historique positif et sa culture du métissage comme le résultat d'un viol.

En 1492, 350 millions d'habitants peuplaient la planète (6% du chiffre actuel) et les Européens étaient un peu plus de 55 millions. En Espagne, les rois catholiques achèvent la Reconquête par la prise de Grenade, le 21 janvier, et mettent fin du même coup au royaume islamique. Trois mois plus tard, les Juifs sont expulsés d'Espagne. Quand Christophe Colomb débarque le 12 octobre sur l'île de Guanahani, aux Bahamas, il ouvre la voie du pillage et du génocide à l'Europe chrétienne. Il élargit l'horizon de conquête de la Sainte Inquisition au nouveau continent. A partir de là, l'Europe chrétienne impose sa marque sur l'Histoire universelle. Quatre années après l'arrivée de Colomb aux Bahamas, son frère Bartolomé allume le premier bûcher à Haïti. Ce feu consume six Indiens coupables de sacrilège pour avoir enterré des statuettes de Jésus-Christ et de la Vierge dans l'espoir que ces divinités nouvelles favorisent la future récolte de maïs. Ce feu de l'altéride anéantira la puissance aztèque et l'empire Inca dont le dernier empereur, Tupac Amaru, sera publiquement exécuté sur la place de Cuzco en 1572, une croix d'or avec son Christ accrochée au cou.

Il ne fait pas de doute que les colons espagnols et portugais ont imposé leur vision du monde par la conversion forcée et la destruction sur les terres d'Amérique. Mais de ce couple conquérant-dominé naquit le métis. «Soumise à des lois aveugles, écrit la romancière argentine Alicia Dujovne Ortiz, notre planète a une justice, certes cruelle, un sens de l'humour qui se révèle dans le son même des paroles *mépris, méprise, métis*».

Dans l'Europe de 1992 où flambent les nationalismes et refléussent les démagogues xénophobes et racistes, où l'on entend Giscard parler d'invasion, Chirac d'odeurs, n'est-il pas bon de rappeler que le métissage de l'Amérique latine est né de nos propres conquêtes? A l'Europe expansive de 1492 correspond une Europe de 1992 défensive devant les flux migratoires. S'il va de soi que le monde entier ne saurait se partager l'Europe, tout indique, et d'abord la mémoire, qu'obsession de pureté et menaces d'exclusion sont mauvaises conseillères.



CHRISTOPHE COLOMB - Portrait dû au peintre espagnol Pedro Berruguete (1450-1505). epa